

« Oh! Vous voilà ! » L'anthropologue hétérosexuel et le sexe

Frank A. Salamone

Volume 19, numéro 1-2, 1995

[Retour sur le don](#)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015358ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015358ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Salamone, F. A. (1995). « Oh! Vous voilà ! » L'anthropologue hétérosexuel et le sexe. *Anthropologie et Sociétés*, 19(1-2), 253–271.
<https://doi.org/10.7202/015358ar>

Résumé de l'article

* Oh ! Vous voilà ! »

L'anthropologue hétérosexuel et le sexe

J'ai réalisé sept enquêtes sur le terrain au Nigeria, une au Kenya, cinq en Angleterre, d'autres aux États-Unis, avec des musiciens de jazz, des Asiatiques ougandais et des Italo-Américains, ainsi qu'au Canada, parmi les immigrants asiatiques ougandais. À chaque voyage je me trouvais à une étape différente de ma vie et de ma carrière. De plus, chaque voyage fut différent quant à sa «signification sexuelle». Par exemple, j'ai cherché des prostituées lors d'un voyage, une autre fois j'étais accompagné par une étudiante adulte, puis par ma fiancée de quelques semaines, enfin ma femme et mes enfants étaient avec moi lors de mon dernier séjour au Nigeria. Je mets à profit mes propres expériences pour discuter plusieurs variables qui affectent les pratiques hétérosexuelles sur le terrain et influencent l'enquête en cours : notamment l'âge, le statut professionnel, le lieu de l'enquête, les personnes qui accompagnent le chercheur, etc. À cette étape de notre connaissance de l'enquête sur le terrain en lien avec la sexualité, une bonne analyse passe d'abord par une bonne description.

« OH ! VOUS VOILÀ ! »

L'anthropologue hétérosexuel et le sexe

Frank A. Salamone



« Oh ! Vous voilà ! » C'était la voix de Charles¹, l'adjoint « maison » de mon directeur de thèse. Il m'avait cherché et — à mon grand dam — trouvé au lit avec ma compagne, une étudiante adulte mariée, qui m'avait accompagné au Nigeria. Bien qu'avec mon teint olive et sombre je ne puisse rougir, j'en étais bien près à ce moment-là. En un éclair je vis ma vie académique défiler et finir en ruines ! J'avais certainement souhaité impressionner mon directeur de thèse, qui était en train de terminer deux ans de terrain au Nigeria, mais pas de cette façon.

J'étais pourtant déjà suffisamment à cran, car mon second terrain au Nigeria était une question de vie ou de mort. Je devais finir mon terrain et ma thèse avant un an ou risquer de perdre ma titularisation à SUNY-Brockport où j'enseignais. Ravi à l'idée que mon mentor serait au Nigeria pour m'aider sur le terrain et voulant revoir mes notes lors de mon retour aux U.S.A. par Zaria, où il dirigeait le département de sociologie, je craignais maintenant d'avoir perdu toute possibilité de faire bonne figure.

Je n'avais cependant pas à m'inquiéter autant. Charles n'avait pas l'intention de rapporter ma conduite à mon *oga* (chef). L'opinion qu'il avait de moi remonta en flèche; ma conduite sexuelle avec une blonde splendide me rendit tout à fait normal à ses yeux. J'avais encore beaucoup à apprendre sur la perception des Euro-Américains par les Africains. D'ailleurs, mon directeur de thèse n'était certainement pas dupe de ma liaison amoureuse. Il avait lui-même des problèmes avec sa femme et ses confidences sur ses propres désirs, depuis le départ de sa famille pour l'Europe et les États-Unis, heurtaient quelque peu mon puritanisme.

Je raconte cette anecdote vieille de vingt ans en guise d'introduction aux problèmes posés par la sexualité dans le cadre de l'enquête sur le terrain. Dans cet incident, il y a en effet trois anthropologues à différents moments de leur carrière : mon directeur avait à peu près quinze ans de plus que moi, il était bien établi dans la profession et avait même dirigé un département important d'anthropologie; j'étais au début de la trentaine, enseignant dans un collège d'État et publiant en vue d'obtenir un poste permanent; mon étudiante, dans la vingtaine, vivait un mauvais mariage et était en voie d'obtenir son baccalauréat en anthropologie. Nous étions donc tous trois à un stade différent de nos vies et de nos carrières.

Parce qu'entre-temps une réflexion soutenue sur cet incident m'a permis de mettre au jour quelques éléments relatifs au rôle de la sexualité dans mes voyages sur le

1. Le nom est, bien sûr, fictif.

terrain, cela m'a incité à les appliquer aux hommes hétérosexuels se trouvant dans des circonstances professionnelles analogues.

Premier voyage

Ceux d'entre nous qui sont devenus anthropologues au début des années soixante-dix ont certainement tous des histoires semblables quant à leur manque de préparation pour pareille entreprise. Les cours de « méthode » ne nous enseignaient guère, hélas, la manière de mener une enquête sur le terrain. Trop souvent, la matière consistait en anecdotes légendaires présentant le terrain comme une aventure exotique. Peut-être est-ce pour cela que j'ai consacré tant de mes écrits à l'expérience de terrain (voir Salamone 1974, 1979, 1982, 1984, 1985, 1986, et sous presse). Nous avons entendu, entre autres contes du genre, les aventures sexuelles présumées d'Evans-Pritchard sur le terrain. Le journal de Malinowski (1974) a aussi suscité bien des passions dans les rangs. Ces légendes sont toutefois si vagues que lors de ma rencontre avec Barbara Pym (1955), qui a décrit son aventure avec Evans-Pritchard dans son roman *Less than Angels*, je n'ai pas même reconnu son nom. Les histoires affirmant que les « indigènes » nous trouveraient irrésistibles et que par conséquent « nous ne dormirions jamais seul sur le terrain », comme on dit, en ont titillé plusieurs (pour ma part je n'ai jamais rencontré quelqu'un m'ayant trouvé irrésistible sur le terrain !). Bref, il y a assurément eu un manque de préparation au travail de terrain, particulièrement pour ceux qui, comme moi, sont passés à l'anthropologie en venant d'une autre discipline².

Néanmoins, préparé ou non, j'étais enthousiaste à l'idée de mon premier séjour sur le terrain, en 1970. Ce n'était cependant qu'un aspect d'une période incroyablement encombrée. Dans les six mois précédents, j'étais devenu père pour la cinquième fois, j'avais assumé une nouvelle charge d'enseignement et j'étais finalement passé au travers des statistiques et de mes examens de doctorat, tout en ayant déménagé dans une maison neuve qui coûtait bien plus cher que ce que je pouvais payer et en continuant à avoir des problèmes de couple avec la femme qui était mon épouse à l'époque.

En 1967, j'avais rencontré trois membres de l'ordre des Dominicains dans le cours de langue hausa, à l'Université Dusquesne de Pittsburgh. L'un d'eux m'invita à lui rendre visite au Nigeria. Il fut nommé évêque de Sokoto avant la fin de l'été. J'avais précieusement conservé son adresse et, à force de mettre de l'argent de côté pendant trois ans, je lui ai finalement rendu visite à Sokoto. Après maintes situations et endroits souvent insolites, je suis parvenu au domicile de l'évêque. Là j'ai aussi retrouvé le « père Hex³ », qui était avec nous à Duquesne. Il m'a suggéré, au bout de quelques jours, de suivre son ami le gérant de banque, pour une balade jusqu'au poste de la mission, à Yelwa. C'est ce que je fis après un voyage pénible sur les routes de latérite,

2. Il est important de noter que même les travaux édités par George W. Stocking n'offrent pas grand-chose en matière de conseils sur la vie sexuelle sur le terrain. Son *Observers Observed* (1983), un excellent ouvrage à bien d'autres égards, n'a pas même d'entrée pour « sexe », « sexualité », ou tout autre terme les évoquant, en index. C'est comme si les anthropologues devenaient asexués sur le terrain.

3. J'ai changé le nom du père, ainsi que d'autres noms, afin d'épargner tout embarras indu aux personnes en cause.

que les gens disent cahoteuses non sans raison; nous sommes arrivés au poste, couverts de poussière rouge de la tête aux pieds.

J'ai alors commencé ma longue association avec le père Martin⁴; un respect mutuel et une profonde affection se sont progressivement développés entre nous, malgré mes écarts de conduite aussi étranges que périodiques. Par exemple, j'ai beaucoup voyagé avec Martin pendant le reste de l'été, profitant de mes séjours à Ibadan pour fréquenter un bordel. Nous allions à Ibadan pour visiter une nouvelle maison d'études dominicaine et nous loger au séminaire. Quoique la compagnie des Dominicains me plaisait bien, je ne me voyais pas en novice, aussi ai-je filé vers le centre-ville d'Ibadan, ou plus précisément l'un des quartiers du centre. Je ne savais pas exactement ce que j'avais envie d'y faire, mais je sentais le besoin de me distinguer, en quelque sorte, des curés et des frères.

Je fus approché par un jeune homme qui voulait me vendre des crayons, des stylos et divers autres articles. Ironisant à moitié, je lui dis que je voulais une femme. Il y regarda à deux fois, puis me pilota vers un bar. Dans ces années-là (1970), tous les bars étaient des bordels. Je me suis vite retrouvé entouré de jeunes femmes. J'en choisis une, lui offris une bière et négociai un prix : autour de 10 \$. Abandonnant nos bières à moitié vides, nous sommes partis vers sa chambre, qu'elle partageait avec une autre professionnelle.

Je crois me souvenir encore de chaque détail de la chambre. Par exemple, nous avons grimpé une petite échelle jusqu'à la couchette du haut. Il y avait un rideau autour de notre lit. La jeune fille s'appelait Agnès, qu'elle prononçait avec une syllabe en plus, « Ag-en-es ». La camarade de chambre d'Agnès entra dans la pièce pendant que nous étions étendus ensemble, en s'excusant doucement. Je me souviens d'avoir pris mentalement note de l'événement, en vue de quelque papier sur cette transaction. J'étais là sans y être. Mon observation participante s'étendait à ma vie sexuelle, mais au prix de ma propre implication émotionnelle.

Je me suis débrouillé pour retourner voir les bons pères à temps et pour repartir avec eux au séminaire. Après le dîner, le père Martin demanda à un des séminaristes de me conduire au bar (!) pour écouter de la musique. Il connaissait ma passion pour la musique et pressentait que j'aurais la chance d'en entendre en ville. On me conduisit au bar en m'assurant qu'on repasserait me prendre plus tard. Craignant pour sa réputation si on nous voyait dans un tel endroit, le séminariste me laissa confortablement assis à une table.

Installé près des musiciens, je pris une bière que je sirotais tranquillement quand un jeune homme se planta sous mon nez en me demandant si je voulais une fille. Je lui dis que oui et l'affaire fut conclue pour sept shillings. La fille, qui était sa petite amie, n'était pas brûlante d'impatience, apeurée par la « puissance sexuelle de l'homme blanc ». Après une tentative sans enthousiasme dans la grande pièce, j'en restai là. Malheureusement, mes scrupules s'avèrent vains car j'essayai sans aucun succès de récupérer mes sept shillings de son maquereau de petit ami.

Ce premier séjour fut une comédie d'erreurs sexuelles et de quiproquos. Chaque incident, cependant, m'avait enseigné quelque chose sur les gens avec qui je faisais

4. Ce n'est évidemment pas le nom sous lequel mon ami est connu au Nigeria.

affaire, ainsi que sur moi-même. Un autre « faux pas » allait suffire à éclairer ma lanterne.

Je partis à un *bikin aure* (fête de mariage) avec mes amis dominicains. L'une des séduisantes Dukawa, dont ma femme a détruit la photo depuis, était de la fête. Son frère était très proche des Dominicains et nous sommes restés amis pendant plus de vingt ans. La jeune demoiselle s'approcha de moi. Malheureusement, je ne connaissais pas les manières galantes dukawa et notre échange de coquetteries n'était pas synchrone. Manifestement, on attendait quelque chose de moi sans que je sois bien certain de quoi il s'agissait. Mes avances furent repoussées par des gloussements, sans qu'un terme n'y soit mis. Je devais, en plus, faire attention à ne pas scandaliser les pères dominicains.

Heureusement pour moi, le frère de la jeune demoiselle, John, s'approcha de moi poliment et me demanda de venir avec lui sous la lumière, car en demeurant dans l'ombre j'effrayais les jeunes enfants. Il s'excusa de cette restriction à ma liberté, m'assurant cependant que j'avais le champ libre à l'intérieur du village. J'accédai à ses souhaits et me sentis partiellement rasséréiné en remarquant que Halima, la jeune fille, me suivait, de retour au village.

En fait, Halima et moi aurions pu inspirer la chanson *Send In the Clowns*, car jamais nos horaires ne s'accordaient. Halima réapparut lors de mon deuxième travail sur le terrain, alors qu'une jeune étudiante m'accompagnait, puis pendant mon dernier terrain, en 1990. Halima m'offrait des présents chaque fois que je visitais son village. Le cadeau qui provoqua la plus forte hilarité fut une douzaine d'œufs empilés dans un panier, qu'elle me donna en exécutant une révérence. Demandant ce que ces œufs signifiaient, son frère m'avait dit en riant : « Sule, qu'est-ce que *tu* en penses ? »

Halima ignore mon étudiante d'une manière si évidente qu'elle ne pouvait que s'en amuser. Plus tard, mon étudiante me taquina sans arrêt là-dessus, se réjouissant de me voir piquer un fard et se divertissant de ma gêne. Je dois dire que Halima était une femme qui avait déjà eu plus d'un mari, quoiqu'elle n'était pas encore mariée. Chez son peuple, il existe une forme progressive de mariage, analogue au fameux service de la fiancée dans l'Ancien Testament. Plus encore, les femmes ont le droit de refuser leur mari jusqu'à la cérémonie de mariage. Les rapports sexuels sont permis après une certaine étape du service de la fiancée. Halima avait repoussé au moins deux hommes qui ne lui semblaient pas « assez homme » pour elle. Fort heureusement, je n'ai jamais eu à lui faire la preuve de mes capacités; je n'aurais certainement pas été à la hauteur.

J'ai toujours gardé secrète l'histoire d'Halima, sachant la disgrâce dans laquelle était tombé son père, pour adultère. À force de courir les jupons, il dut — avec sa famille — quitter le village dukawa pour le district de Shanga, de l'autre côté du fleuve Niger. Quoique seulement quelques Dukawa soient devenus musulmans, il s'ensuivit que son père et son frère partirent aussi. Ils devinrent du coup les chefs d'un nouveau village musulman patronné par le gouvernement musulman hausa.

Si la conversion de John à l'Islam pesa sur leurs relations, Martin et lui demeurèrent cependant des amis proches. Ainsi, John nous conduisit, le père Martin et moi, en mars 1990, à son nouveau village, où il me donna son lit pour la nuit et installa des gardes pour nous protéger.

Alors que nous prenions le petit déjeuner de bon matin, une adorable matrone approcha. Martin m'avait avisé que Halima avait eu sept enfants, aussi ne m'attendais-je pas à ce qu'elle ressemble à l'adolescente que j'avais connue, vingt ans auparavant. En cela, comme pour tant d'autres choses d'ailleurs, j'avais tort.

Halima s'approcha de notre feu avec son expression habituelle. Le père Martin lui demanda si elle savait qui j'étais. Elle répondit sans hésitation, en hausa : « Eh bien, Salamone, tu es finalement revenu ! » Nous avons discuté un instant. Ce n'était pas, encore une fois, le bon moment. Je suis maintenant bedonnant et heureux en mariage. Elle est mère de sept enfants et, je le pense, heureuse de son mariage avec un *vrai* homme. Non sans une certaine confusion, je baissai les yeux vers mes œufs brouillés. Quand je relevai la tête, elle était partie. Martin et John étaient toujours aussi stupéfaits que Halima se soit souvenue de moi. Ils ne me taquinèrent pas à ce propos. Pendant un moment, la voix de Martin eut même une note de compassion.

Victoria⁵

Peu après mon second voyage, j'annonçai à quelques étudiants que je serais disposé à ce que l'un d'eux m'accompagne sur le terrain. Deux étudiants exprimèrent quelque intérêt. L'un, Scotty Mann, était incapable de voyager et ne put donc venir. J'avais pourtant espéré employer ses compétences techniques en arpentage pour les études de cartographie et pour superviser le fonctionnement du camp. L'autre était une ravissante blonde avec qui j'avais eu une aventure. Elle était retournée aux études en anthropologie après notre liaison et fit en sorte de convaincre son mari d'accepter son départ pour le Nigeria. De plus, elle réussit à faire des économies et quitta son emploi.

Pour être honnête, je n'avais pas prévu qu'elle m'accompagnerait et me sentis passablement ambivalent devant tout cela. J'étais, c'est compréhensible, flatté de captiver son attention, mais je m'inquiétais pour mon poste, ma thèse et le naufrage de mon mariage.

Après nos préparatifs à Londres, nous sommes partis pour le Nigeria et arrivâmes à Zaria. Mon directeur de thèse me fit aussitôt lire une somme d'ouvrages sur la région que je m'apprêtais à revisiter, tout en faisant mine de ne rien voir de ce qui se passait entre Victoria et moi. Plus tard, pour ma plus grande gêne, j'allais apprendre que ce n'était qu'un prétexte.

J'ai déjà parlé de l'adorable réaction d'un ami nigérian — Charles, l'aide de mon directeur — à notre liaison. Une réaction de plus mauvais augure vint d'un photographe à Zaria. Nous partîmes à Zaria pour obtenir les innombrables photos exigées par les autorités pour mener une recherche au Nigeria. Victoria était entrée dans la cabine y faire assez de photos pour alimenter la masse des formulaires de résidence que nous aurions à trimballer à travers le paysage militaro-bureaucratique du pays avant d'entreprendre notre recherche. J'entendis alors le bruit d'une bagarre et vis Victoria sortir à toute vitesse de la cabine. J'avoue que, sur le coup, j'ai d'abord voulu savoir si elle avait froissé les photos en les prenant, ce qui risquait de retarder notre départ sur « le

5. « Victoria » n'est pas son vrai nom. Ainsi que je l'ai dit en note (1), j'ai changé les noms afin de protéger l'anonymat des personnes.

terrain ». Elle m'apparut pâle et tremblante, me pressant de partir dès que nos instantanés seraient prêts — ce que nous fîmes aussitôt.

Elle m'a alors dit ce dont j'aurais dû me douter dès le début. Le gentil Hausa, si amical en apparence, l'avait harcelée. Elle se tordait de rage, me mettant face à un dilemme : tuer le petit homme, ou nous tirer de là sans aggraver l'incident. En 1972, Victoria était grande, affichant la silhouette d'une femme dans la belle vingtaine. Elle opta pour une résistance relativement silencieuse, conservant sa dignité intacte tout en nous permettant de prendre nos photographies. Ce geste était courageux de sa part, de ceux qui confèrent de la distinction dans les moments difficiles.

C'est triste à dire, mais j'ai agi pitoyablement à son égard, me préoccupant uniquement du succès de notre entreprise. Je l'ai semoncée pour ne pas s'être habillée selon mes conseils, avec un vêtement hausa. Voici sa version de ma conduite inexcusable :

Ce que j'aime avec Frank, c'est qu'il est toujours là quand on a besoin de lui. J'ai eu une mauvaise expérience aujourd'hui. Pris les photos pour l'ambassade américaine et l'inscription des étrangers; le photographe m'a ouvertement fait du plat. Ne peux comprendre mes réactions, quoique c'était typique d'autres expériences similaires que j'ai eues. Ne peux m'habituer aux gens qui veulent me faire des avances et au début j'ai refusé de croire que c'était le cas. Quand j'ai enfin compris, mon cerveau m'a soudainement semblé se figer, j'ai été paralysée. J'ai réagi comme un robot répondant aux questions qu'on lui pose. Au lieu de hurler, de me sauver ou de frapper le type, je suis restée assise, paralysée comme une imbécile. La terreur a d'abord commencé comme un engourdissement paralysant tout, puis s'est changée en tremblements après que j'eus réalisé ce qui aurait pu arriver. Expliquer ça à un homme est, j'imagine, impossible, car les hommes sont rarement à l'autre bout de la demande, que leur « statut » leur permet de rejeter, s'ils n'en veulent pas, sans recourir à la violence. Je ne sais pas si j'ai insulté la virilité de Frank en ne l'appelant pas ou quoi, mais il était furieux contre moi, pas contre le type. C'était exactement ce dont j'avais besoin, déjà toute tremblante comme je l'étais. Je ne crois pas que ça se voyait. D'une certaine façon, c'est plutôt drôle car il n'arrête pas de dire qu'il ne veut assumer aucune responsabilité envers moi. Pourquoi devrait-il s'attendre à ce que je l'appelle à l'aide ? (9 juin 1972)

À compter de ce jour jusqu'à notre départ de Yauri, Victoria a porté des vêtements hausa. Une anthropologue enseignant à l'Université de Ahmadu Bello l'aida à choisir et à faire usage des vêtements appropriés selon les circonstances. Elle a aussi donné à Victoria de bons conseils quant à notre liaison. Bien que Victoria était connue sur le campus pour être « mon étudiante », elle insista pour qu'en dehors du campus elle soit présentée comme « ma femme »; une situation qui, avec une justice toute poétique, m'a causé de sérieux problèmes les années suivantes. L'idée avait dû germer dans son esprit depuis un moment, comme le confirme ma dernière lecture de son journal, mais j'ai pris conscience qu'elle avait déjà son plan en tête à Yauri même, après un voyage qui devait d'ailleurs prendre des proportions épiques pour moi.

Notre séjour à Yauri avait débuté par une promenade dans la ville de Tegna. Je me disais que mon directeur de thèse devait trouver très drôle de nous imaginer errant sur les routes du nord du Nigeria sans plan de voyage, alors qu'il avait pris l'autobus départemental dans la direction exactement opposée. Pire, Victoria et moi étions juste

assez jeunes pour envisager ce voyage comme une glorieuse aventure avec tout simplement plus de défis à relever. Je voyais tout cela comme un aspect du rite de passage obligé en anthropologie. Après tout, nous avons fait l'aller-retour à Sokoto deux fois pour agréer aux procédures bureaucratiques et nous étions enfin sur le chemin de notre « terrain ». Notre première promenade se passa à l'arrière d'un camion transportant du gravier de construction. Ce fut un plaisir de tonner sur les routes de latérite rouge, en sentant un bon vent nous rafraîchir sous le soleil brûlant.

Bientôt, pourtant, le soleil éclatant commença à nous cuire littéralement. J'ai le teint olive et donc je bronze même avec un petit coup de soleil, mais la peau blanche de Victoria se couvrait salement de cloques. Nous sommes descendus du camion avec un profond soulagement, pour faire du stop. J'espérais que la beauté de Victoria, rehaussée plutôt qu'affaiblie par son hâle, nous procurerait rapidement un autre moyen de transport. Ce qui fut le cas, mais cela prit du temps.

Il ne nous restait que soixante milles à faire, alors que le crépuscule descendait rapidement. Certainement, pensai-je, nous serons à Yauri dans une heure ou deux. Cela me laisserait tout le temps d'obtenir l'aide de mes vieux amis de la mission. Mais c'était ne pas tenir compte des légendaires caprices des Mammy Wagons. Maintenant que ces bus sont chose du passé, plusieurs, moi le premier, s'en souviennent avec nostalgie. Les réalités étaient cependant plus dures que les souvenirs des bus invariablement bondés et sans sièges. Il y avait de minces bandes de planches de bois, trop petites même — à l'époque — pour mon maigre postérieur. Victoria et moi pressentions que nous ne pourrions supporter cette position voûtée plus d'une heure. Des ondes de choc dignes d'un tremblement de terre nous massaient rudement la colonne vertébrale. Le bus atteignait rarement les trente milles à l'heure. Si cette vitesse, pourtant lente pour les routes du Nigeria, avait été maintenue, nous aurions pu tenir un moment. Mais à toutes les cinq minutes le bus s'arrêtait pour tout et pour rien. Chacun des petits marchés, au bord de la route, apportait son lot de cris pour faire arrêter le bus. Nous regardions les gens marchander oranges, bananes et autres articles indescriptibles. Des gens s'arrêtaient pour uriner, déféquer et même, peut-être, fomiquer. Tout cela devint vite une sorte de magma confus après une heure ou deux.

Je me rappelle que deux membres de confréries islamiques différentes étaient avec nous et qu'ils refusaient de prier ensemble. Aussi devions-nous nous arrêter chaque fois que l'un ou l'autre souhaitait prier. Victoria et moi murmurions des requêtes à Dieu, mais je ne crois pas qu'elles aient été tenues pour des prières. Finalement, quatre heures après notre départ de Kantagora et à soixante milles de notre ultime point de chute, nous arrivions à Yauri.

Il n'y a rien de plus noir qu'une nuit d'Afrique sans lune. Même si j'avais réalisé ma première enquête sur le terrain à Yauri en 1971, je n'avais aucune idée du lieu où nous étions. Notre chauffeur ne tint pas sa promesse de nous laisser au poste de la mission. Sitôt son bus stationné, il se jeta hors du véhicule à la recherche d'une prostituée. Les autres se précipitèrent aussi vite à l'extérieur pour s'occuper de leurs besoins personnels. Personne ne resta avec nous.

Le fait de ne pas avoir éclaté en larmes doit être attribué moins au courage qu'au choc. Mes compétences langagières en hausa avaient disparu, après cinq ans. Aussi, quand deux ou trois jeunes hommes entreprirent de porter nos bagages en nous invitant

à les suivre, j'ai tout simplement haussé les épaules et empoigné la main de Victoria, formant ainsi un mini safari dans la nuit.

À la queue leu leu, le groupe traversa le stationnement pour camions, car c'était là où nous nous trouvions, et s'arrêta devant la petite figure ronde et souriante d'un dénommé Billy Odo⁶, de l'ouest du pays. Il avait été cuisinier pour une entreprise de construction engagée dans la réalisation du barrage Kainji, un barrage hydro-électrique de première importance, dans le nord du Nigeria. Quand la compagnie est repartie, Billy est resté à Yauri et s'est bâti un hôtel et un restaurant.

Il nous a servi un délicieux repas de riz et de poulet. Même les petites lentilles qui accompagnent toujours le riz nigérien goûtaient bon ! Il nous a ensuite montré notre chambre, les latrines extérieures à la turque et les autres facilités disponibles avant de nous souhaiter bonne nuit. Il était près de minuit. Il nous avait fallu quatorze heures pour venir à bout d'une randonnée de quatre ou cinq heures. Malheureusement, nous n'avons pu dormir longtemps.

Billy nous réveilla à six heures. Nous partîmes en quête d'un logement. Au départ, Billy nous avait offert de nous aider et nous avions déjà pris un logement au centre-ville, ce qui avait été mon choix. L'endroit n'offrait aucune intimité mais convenait néanmoins pour y faire mes nombreuses lectures sur l'enquête de terrain. Victoria n'était pas très sûre de vouloir vivre ainsi. Mais quand nous sommes partis, plus tard, pour voir ce qu'il en était avec le constable de la police départementale — un homme qui allait devenir un bon ami —, elle accepta l'aide de celui-ci à trouver où nous loger. Ali nous avait déjà épargné un voyage supplémentaire à Sokoto pour faire valider notre demande de résidence. Il avait pris nos passeports et nos formulaires et les avait postés, sous sa responsabilité, à Sokoto. Il ne se formalisait pas de notre liaison et, pour d'innombrables raisons, voulait devenir notre ami. Entre autres, il pourrait garder un œil sur nous au cas où nous serions réellement des espions de la CIA. Mais il y avait plus, dans son amitié, que de la suspicion.

Il était venu à Yauri des grandes villes, quand il n'y avait pas encore l'électricité. Il avait vécu à Rome et à Londres pendant ses stages de policier. En 1972, il était représentant d'Interpol. Pour dire la chose carrément, il n'y avait que bien peu de personnes à Yauri pour discuter comme il le souhaitait : les missionnaires, un professeur d'école gallois, des visiteurs occasionnels et quelques autres. Nous étions le seul couple « marié » euro-américain du coin et cela nous rendait pleinement « normaux » à ses yeux.

C'était donc tout à son avantage de nous installer dans un endroit quelque peu éloigné de la ville. Et, en effet, techniquement parlant, nous étions hors de l'enceinte de la ville de Yelwa, dans le district de Gungu. La maison idéale était celle du précédent assistant de l'officier colonial de la région. L'écrivain Joyce Carey avait occupé cette maison l'année où il fut officier colonial; *Mister Johnson*, de même que ses autres nouvelles africaines, évoquent cette région.

La maison était grande et, globalement, en bon état. Elle était située au sommet d'une énorme colline, au bout d'une route de gravier. Il y avait une cuisine avec un four à bois, une chambre avec un grand lit sous moustiquaire et une salle de bain sans eau

6. Ceci n'est bien entendu pas son vrai nom.

courante. Il n'y avait ni électricité ni éclairage au gaz. Ni Victoria ni moi ne savions nous servir du four. Le barbecue extérieur promettait de bons repas chauds en perspective. Après une nuit dans la chambre surchauffée, nous décidâmes de dormir dehors, sous la moustiquaire. Elle avait bien quelques trous, mais nous pensions qu'un emploi généreux de vaporisateur et d'autres repoussoirs contre les insectes amoindrirait nos chances d'être piqués. Aucun de nous, d'ailleurs, ne contracta la malaria.

En utilisant ainsi cette sorte de tente extérieure, nous sommes apparus plus « humains » aux Gungawa qui vivaient près de nous, dans leurs villages. Nous n'étions pas bien certains de savoir quoi nous mettre sur le dos en pareille circonstance. En fait, nous ne réalisons pas, durant notre première nuit, à quel point nous étions près des autres gens. Nous ne nous rendions pas compte non plus que notre tente était sur la « route » principale des gens allant chercher de l'eau, lesquels se réveillaient passablement plus tôt que nous, ainsi que nous allions vite nous en apercevoir dès notre premier matin sous la tente.

En ouvrant les yeux je vis une femme et un enfant nous regarder en rigolant. Victoria portait un déshabillé plutôt révélateur alors que je n'affichais rien d'autre qu'un sourire penaud sous une chemise blanche. D'une certaine façon, je remportais avec aplomb l'obligatoire *Ina kwana*. Finalement, le dernier petit rigolard s'en alla en lorgnant par-dessus son épaule. M'habillant rapidement, j'ai quitté la tente, je me suis lavé et j'ai commencé — ou plutôt j'ai poursuivi — ma journée.

Un autre incident embarrassant est survenu sous la tente. Chacun donnait un coup de main pendant le travail de terrain et ma compréhension de ce qui se passait dans la région s'améliorait. Notre demeure se trouvait juste de l'autre côté de la mission catholique. J'avais reçu l'aide des missionnaires en 1970 et nous avions ainsi amorcé une amitié qui dure encore maintenant. Un des missionnaires m'avait conseillé, en effet, d'aller à Yelwa pour étudier la région, m'offrant l'hospitalité de la mission. En 1970, il n'était pas à la mission mais à Sokoto, en train d'écrire un livre sur un des groupes ethniques de Yauri. Je m'étais très attaché à son partenaire, le père Martin, un homme généreux et chaleureux.

En 1972, les deux missionnaires étaient là. Le père Martin était toujours chaleureux et amical. Il nous accueillit, Victoria et moi, cordialement et nous offrit très gentiment son aide. Son coreligionnaire, que j'appellerai le père Hex, n'était pas aussi amical qu'il l'avait déjà été. J'imagine que la présence de Victoria le dérangeait. Mes notes comptent nombre d'observations d'autres gens des environs quant au complexe « Hemingway » du père Hex, c'est-à-dire que l'Afrique représentait pour lui une occasion d'affirmer et de démontrer sa virilité. Hex était certainement conscient des conjectures d'Ali quant à savoir comment « un homme véritable » pouvait vivre sans femmes. Quand j'eus assuré à Ali que les bonnes sœurs n'étaient pas les femmes des prêtres, il secoua simplement la tête, puis me demanda si Hex était châtré. Je l'assurai que, pour autant que je sache, il ne l'était pas. Nous échangeâmes quelques clins d'œil en riant de bon cœur.

Le comportement de Hex à l'égard de Victoria n'était finalement pas aussi étrange que ce qu'il pouvait sembler à l'époque. Hex se piquait de nous raconter des histoires suggestives. Il prit l'habitude de faire irruption sous la tente sans prévenir. Victoria prit la plupart de ses plaintes au sérieux mais se fâcha quand ses coudes commencèrent à

presser « accidentellement » sa poitrine. Elle s'en plaignit à moi qui, c'est triste à dire, ne fis rien sauf lui proposer de m'asseoir à côté de Hex dans la Land Rover, ou de marcher pour monter la colline. Quand nous étions vraiment épuisés, nous demandions à Martin de nous reconduire.

L'été se terminait enfin. Ma thèse était finie. Victoria vint à ma soutenance de thèse, puis au repas d'honneur avec mon directeur. Nous avons conservé des contacts sporadiques au fil du temps, nous tenant au courant de nos progrès respectifs.

Le Bori mort

En 1976, je suis retourné au Nigeria un peu sur un coup de tête. J'avais été membre du jury de thèse d'un candidat nigérien au doctorat, à New York, et j'avais très envie de repartir. J'avais appris que l'un de ceux que je connaissais bien à Yauri avait la réputation d'être un des plus puissants prêtres du Nigeria. Je rédigeai en hâte une demande de fonds basée sur une approche lévi-straussienne pour l'American Philosophical Society, qui fut acceptée. En plus, j'obtins aussi une dotation NEH.

Apparemment, tout se présentait sous de bons auspices. J'avais des amis au Nigeria, dont un camarade de classe qui avait obtenu un poste à l'Université Ahmadu Bello. Deux personnes vinrent à ma rencontre à l'aéroport de Sokoto, ce qui était de meilleur augure encore. J'habitais avec un journaliste de Yauri qui travaillait pour le *New Nigerian* et qui, de même que sa famille, me donnait cette douce impression d'être tout à fait « chez moi » chez eux.

Au bout de quelques jours, mon camarade de classe me conduisit au Zaïre. Il était malheureusement très engagé dans la vie politique nigérienne. La question de savoir si j'aurais le camion départemental qu'on m'avait promis était partie prenante de toute cette politique. Je m'empêtrai là-dedans un moment, jusqu'à ce qu'un anthropologue anglais m'ait rappelé de garder en tête mon objectif : aller à Yauri pour rencontrer le Bori que j'étais venu voir.

Le lendemain, je partais au stationnement de camions et demandai à un taxi de m'amener à Yauri. La route avait été incroyablement améliorée depuis ma dernière balade en camion encombré de pierres de construction. Je m'assis en avant, regardant les marchés et la scène défilier.

J'arrivai au poste de la mission et sentis immédiatement le changement d'atmosphère. Le père Martin, mon vieil ami Martin, était devenu plutôt froid avec moi. Il me demanda pourquoi je ne lui avais pas dit la vérité sur Victoria. Les affirmations de l'officier de police avaient été éventées. Mamman, le chef, lui avait dit que nos passeports portaient des noms différents et d'autres indications semblaient avoir été négligées. Finalement, Victoria avait écrit au professeur d'école gallois qui vivait de l'autre côté de la mission et qui s'était empressé d'annoncer les nouvelles aux missionnaires. On ne me permit pas de dormir au poste de la mission, une décision que Martin résilia ensuite au cours d'une fête bien arrosée qui se termina tard. Quoi qu'il en soit, je ne fus pas laissé à tous les diables. Martin me trouva une chambre avec un professeur irlandais, de l'autre côté de la rue. J'étais très content car j'avais ainsi accès à l'école secondaire et à la prison, situées à proximité. Je pensais aussi que j'aurais plus d'intimité en vivant avec ce professeur.

J'ai eu effectivement plus d'intimité, mais je faisais quand même attention à marcher droit. J'ai fait face à quelques situations délicates. Une professionnelle me rencontra dans les rues de Yauri et me suivit. En dépit de mon désir pour elle, je dus décliner ses avances. Le cuistot nigérien, un Igbo bien averti des choses de ce monde, me glissait des regards entendus. Heureusement, il m'était reconnaissant d'avoir troqué haricots et toasts, arrosés de bière, contre du poisson frais, au petit déjeuner. Mais plus gênant encore que d'avoir une prostituée professionnelle invétérée me relancer chez moi et m'envoyer ses amies lors même que, le plus souvent, je n'étais pas là, fut de voir la sœur d'un des jeunes hommes qui avaient travaillé pour moi en 1972 frapper à ma porte. Je n'ai pas reconnu la petite sœur sur le coup, ni compris d'emblée qu'il était malade et avait besoin d'argent. J'ai lentement saisi qu'elle était devenue une « courtisane » et qu'elle était disponible. J'ai été tenté, mais je n'ai pas vraiment compris comment courtiser cette professionnelle hausa. Plus d'une fois on m'a dit qu'elle était venue me voir — une expression que je commençai à détester. D'une manière ou d'une autre, je ne me trouvais jamais chez moi quand ces demoiselles venaient m'inviter.

Je dois avouer que mes désirs sexuels ne furent assouvis d'aucune façon, cet été-là. Plus important encore, en fait, mes besoins professionnels primaires demeurèrent eux aussi inassouvis. Le prêtre bori que je me proposais de voir était mort, empoisonné par ses ennemis musulmans. Contrairement à la panique que j'avais ressentie, en 1972, chaque fois que les événements ne suivaient pas le cours prévu, je me suis tout simplement mis à étudier autre chose, essentiellement les relations de mariage des Dukawa. Par ailleurs, j'ai appris que je travaillais mieux sans attaches officielles, y compris avec les femmes. D'une façon très freudienne, j'ai alors réalisé qu'un manque sexuel n'est jamais que de la créativité canalisée autrement. Quelques-unes de mes meilleures enquêtes sur le terrain sont issues de ce voyage.

Lune de miel à Jos

Je me suis remarié en 1977. Je suis parti au Nigeria avec ma femme, Virginia, emballée à l'idée de quitter les États-Unis et d'acquérir un peu d'expérience de par le monde. Moi, cependant, je ne savais trop quoi penser. Des signaux d'alarme résonnaient, que j'ai préféré ignorer. À notre décharge, nous avions autre chose en tête. Il y avait eu un divorce difficile, des enfants fâchés, des problèmes financiers, des ennuis professionnels, une demande d'annulation à l'Église, des projets de mariage, des accords à passer sur les maisons des uns et des autres et Dieu sait quoi encore.

Toujours est-il que les convocations n'étaient pas encore arrivées du Nigeria que le semestre était déjà entamé. Finalement, un de mes anciens étudiants les localisa et nous les fit parvenir. Nous partîmes pour le Nigeria en novembre, pour apprendre sitôt arrivés que mon ancien étudiant était parti de Jos pour rédiger la nouvelle constitution du Nigeria. Notre maison, qu'il avait eu soin de conserver, avait été cédée dès son départ. Nous devions prendre des quartiers temporaires pour une période indéterminée, qui allait perdurer, en fait, tout le temps de notre voyage.

Nous pensions, au début, que tout n'allait pas si mal. Nous vivions dans une maison pour invités de marque et avions une excellente nourriture. Mais après quelques semaines, les invités, si l'on peut dire, commençaient à s'ennuyer ferme et s'installèrent dans une maison unifamiliale convertie pour accueillir plus de vingt personnes. Plus

tard, nous découvrîmes que le personnel de service avait concocté un plan plutôt navrant, ayant décidé de nous servir la nourriture trop abîmée pour les étudiants et de vendre la nourriture qui nous était due. Virginia et moi avons été les premiers à nous rendre compte de la piètre, voire dangereuse qualité de notre nourriture et aussi les seuls à refuser de la manger, préférant nous procurer ce qu'il nous fallait et préparer nos repas bien après que les autres eussent mangé.

Malheureusement, Virginia eut alors un problème de santé qui fut diagnostiqué, traité et soigné aux États-Unis comme étant une infection des reins. Au Nigeria, tous les médecins la soignaient contre la malaria ou pour une grossesse. Elle n'était pas enceinte et, fort heureusement, ni elle ni moi n'avons eu la malaria pendant le voyage. La maladie et le bas moral de Virginia, dans cet endroit plein à craquer, nous rapprochaient, mais limitaient aussi ma marge de manœuvre. Je me sentais encore une fois responsable de la santé de deux personnes, sans savoir quoi faire.

Virginia avait obtenu un poste de supervision de professeurs en formation. Bien qu'elle soit une enseignante hors pair et une excellente directrice, elle s'aperçut que ses étudiants se plaisaient à contester les affirmations du « professeur ». Pire, j'ai commis l'erreur de permettre au directeur de son département de me laisser enseigner dans sa classe, avec enregistrement sur vidéo. Le pire était encore à venir. Nous avons décidé d'aller à Yauri pour Noël, afin de faire un peu de recherche et de visiter « mon » terrain. Le voyage fut fort agréable. C'était la saison des caravanes de chameaux et nous nous sentions encore une fois en plein romantisme. Les oiseaux exotiques pépiaient dans les stations d'essence et les Fulani se rassemblaient sur les autoroutes avec leurs troupeaux de vaches.

Mais quand nous arrivâmes à Yauri, Virginia vit le nom de Victoria sur le registre de la mission. Je dus montrer notre acte de mariage au père Martin et affronter une fois de plus son regard chargé de reproches. L'évêque avait déjà refusé de nous voir à Sokoto. Une femme policière qui avait été la copine de Victoria demanda de ses nouvelles, s'embrouilla et finalement aggrava les choses en disant : « Oh, tu as une nouvelle femme ! » J'étais en effet un vrai Hausa pour elle.

Nous avons passé une nuit avec des volontaires de la CUSA dans des conditions plutôt sordides que je remarquai à peine. Je savais ce que pouvait entraîner un long séjour sur le sens européen de l'ordre. Virginia était furieuse et me suppliait de la sortir de là. À mon tour j'implorai le père Martin de revenir sur sa décision et de nous laisser dormir à la mission. Étant de ceux qui ne peuvent refuser une requête quelle que soit leur résolution initiale, Martin nous trouva un point de chute à l'extrême limite de la mission. Nous avons passé les derniers jours précédant notre départ à la mission, à visiter des amis et à aller de fête en fête en attendant la messe de Noël.

Le fait d'être accompagné par mon épouse me rendit plus humain qu'il n'en aurait été à travailler seul. Nous avons établi des liens avec une famille afusare après avoir empêché qu'un jeune enfant, qui avait marché à quatre pattes hors du village, se fasse tuer sur la route; après avoir stoppé notre Volkswagen bleue, nous l'avons ramené au village. Bien que Virginia ait démontré d'excellentes capacités de chercheur sur le terrain et ait mené sa propre recherche tout en me faisant maintes suggestions pour la mienne, je me suis senti profondément responsable de sa sécurité et de son bien-être. C'est cependant, non sans ironie, un accident dans lequel je fus impliqué qui fut la

cause de son départ du Nigeria. Alors que j'étais sur la route entre Jos et Ife pour des affaires, la voiture de l'Université fut démolie. La rumeur voulant que mon compagnon et moi y ayons trouvé la mort courut jusqu'à Jos. Nous avons finalement atteint Lagos par un autre moyen, puis de là jusqu'à Jos.

Les gens s'étaient gardés d'apprendre notre « mort » à Virginia mais l'idée que quelque chose ne tournait pas rond la préoccupait. J'ai su à ce moment ce que Tom Sawyer et Huck Finn avaient ressenti en assistant à leurs propres funérailles. Virginia n'était pas guérie de son infection et je ne pouvais me remettre d'aplomb après mon accident. Aussi avons-nous puisé dans nos fonds pour quitter Sokoto pour Londres et New York à bord du *Concorde*, en première classe.

Derniers voyages au Nigeria

Je suis reparti au Nigeria en mai 1989 pour décider si j'acceptais ou non un Fulbright Fellowship. Ma principale préoccupation était de savoir si ma famille pouvait m'accompagner. J'avais appris au fil des ans que mes séjours sur le terrain se déroulent mieux quand je suis seul et donc capable de me concentrer complètement sur mon travail, en flottant doucement au gré du temps et des marées. Me ronger les sangs pour les autres me met dans une situation que je n'aime pas, à savoir mener une recherche tout en étant obnubilé par le bien-être de ceux que j'aime.

Je n'avais pas vraiment besoin d'une nouvelle expérience nigérienne. En fait, bien des raisons tant personnelles que professionnelles militaient contre ce projet. Professionnellement, mon terrain auprès des musiciens de jazz américains avançait bien et il n'y avait aucune raison de penser qu'il en irait autrement plus tard. Mais si je n'avais pas *besoin* d'une expérience nigérienne supplémentaire, j'en *désirais* une. Le prestige d'être récipiendaire de la Fulbright et de retourner au Nigeria me permettait de travailler parmi les Yoruba, dont j'avais toujours admiré l'art et la musique.

Mes expériences antérieures au Nigeria me rendaient toutefois prudent. Je n'avais pas eu beaucoup de chance avec mes compagnes de séjour et ma belle endurance physique de jadis déclinait quelque peu. C'est vrai que, par le passé, je m'étais débrouillé pour réussir des enquêtes sur le terrain dignes de ce nom malgré des conditions difficiles sur le plan personnel. Néanmoins, j'étais conscient que cette fois j'aurais à m'occuper d'un garçon de dix ans et d'une fillette de six ans, ainsi que de ma femme. Aussi décidai-je d'effectuer un bref voyage exploratoire en solitaire.

Mon court séjour de quatre semaines, en mai et juin 1989, fut pour moi l'occasion d'un certain optimisme. Bien sûr, cet optimisme était le résultat d'une perception en quelque sorte sélective des choses. J'ignorai les mauvais augures, tel que l'échec du câblage de cette dépêche de la CIE m'introduisant auprès du personnel de l'USIS à Lagos et qui devait arriver le jour de mon départ. J'ai l'habitude d'être considéré comme un agent de la CIA par les autorités nigériennes, mais être tenu pour un espion par la CIA fut pour moi une expérience inusitée. En plus, l'échec de la tentative de « l'expéditeur » de l'USIS de m'aider à passer au travers de l'administration corrompue de l'aéroport Murtallah Muhammad était un présage de ce qui allait survenir ensuite.

Mon optimisme avait toutefois quelques assises. L'USIS m'avait promis de faire en sorte que j'aie une maison familiale adéquate à l'Université d'Ibadan. Évidemment,

celui qui me l'avait promise fut précipitamment envoyé au Brésil, mais j'avais bon espoir que ses supérieurs fussent au courant de sa promesse. J'avais aussi fait un arrangement pour obtenir sa voiture, mais cela aussi fit long feu car l'USIS avait mélangé les pièces de mon dossier et différé l'attribution de ma Fulbright à décembre 1989.

J'étais néanmoins content d'avoir préféré Ibadan à Ife, mon premier choix, quand un de mes anciens étudiants tenta apparemment de tuer sa femme pendant que j'étais son invité. En dépit de ses demandes répétées de rester avec lui et sa famille afin qu'il puisse prendre soin de nous, j'étais réticent. Malheureusement, ma présence semblait aiguïser ses problèmes avec sa femme. Je faisais plus attention à ses deux aînés que lui, ce que sa femme ne manqua pas de lui souligner. J'aidais à laver la vaisselle, je faisais mon lit et parlais avec sa femme de son travail de radiologue ou de divers sujets intellectuels. Elle s'inquiétait du fait qu'il me laissait seul pendant de longs moments, sans compagnie ni moyen de transport.

Après qu'il eût disparu pendant tout un dimanche et qu'il eût échoué dans sa tentative de me présenter au maître traditionnel d'Ife, un de ses parents à elle, elle commença à le réprimander en yoruba. Elle lui disait qu'elle s'était occupée de moi toute la journée, m'emmenant à son travail. Cela ne la dérangeait pas de le faire car j'étais un gentleman avec elle et un « oncle » pour ses enfants.

J'étais, affirmait-elle, son ancien professeur après tout ! Je l'avais toujours encouragée dans son travail, aidée à participer à un programme de doctorat américain, à être publiée, et soutenue de bien d'autres façons dans sa carrière. C'était d'ailleurs le nœud de l'affaire. Les gens rouspétaient déjà juste parce qu'il voulait emmener son « grand-père » à Ife. Elle l'aiguillonnait ainsi inlassablement, le heurtant au plus profond de lui-même comme seule une épouse longtemps délaissée peut réussir à le faire.

Je n'avais pas besoin d'être freudien pour reconnaître là le fruit de sa frustration sexuelle. J'opérai une retraite rapide dans ma chambre, pour lire un quelconque roman à mystères et fuir cette dispute. Des cris et des bruits de coups dissolvèrent soudain toutes mes velléités de m'en tirer à si bon compte. Téméraire, ai-je réalisé ensuite, je me suis interposé entre les deux protagonistes, faisant assez confiance au sens de l'hospitalité yoruba pour croire que je pouvais m'y risquer. Heureusement, ce fut le cas. Un poing arrêta son élan à quelques centimètres de mon visage. Des voisins yoruba et des parents s'engouffrèrent dans l'appartement pour arrêter ce round d'une querelle sans fin. Je venais d'être le témoin de la relation horrible entre hommes et femmes chez les Yoruba.

Les amis me parlèrent avant de prendre en charge mon ancien étudiant, me priant d'oublier l'incident et de comprendre cet écart profond avec l'hospitalité yoruba. Je fis automatiquement les remarques anthropologiques d'usage. À la fin, la tranquillité et le calme revinrent et je me recouchai, affrontant des rêves cauchemardesques.

Le lendemain matin, je me suis réveillé tôt. Seuls les enfants étaient à la maison. Le plus vieux, un garçon de douze ans environ, me dit alors que la porte était fermée à clé et qu'il avait dû manquer l'école. Il aimait l'école. Elle lui permettait d'éviter le pitoyable de sa lutte quotidienne avec son père. Je n'étais pas très content d'être enfermé. Quelques minutes plus tard, je fus heureux de voir leur maman revenir. Elle semblait meurtrie mais conservait une noble dignité. Elle était plus soucieuse des

inconvénients que tout cela me créait que de ses propres problèmes. Elle m'emmena à la banque du campus avec mes bagages. J'étais, une fois encore, content de voyager léger. J'ai changé un peu d'argent, lui ai fait mes adieux et songeai à envahir les missionnaires dominicains du campus. Je n'eus pas à le faire car le chapelain arrivait justement à la banque au moment où j'allais partir. L'éternelle histoire de mes terrains se répétant, il me suggéra de m'installer près des Dominicains. Il s'apprêtait à partir pour Ibadan et serait heureux de m'emmener là où mon vieil ami Martin était prier de la maison d'études dominicaines. Il me trouva une bonne chambre dans l'hôtel chrétien, à l'arrière de la maison d'études, et me souhaita ses bons vœux. Nous fîmes des plans pour l'automne. Un des prêtres nigériens m'emmena à l'Université et prit des arrangements pour notre hébergement, ma famille et moi. Je rencontrai le représentant local de l'USIS et commençai à me dire que, peut-être, tout irait bien.

Je revins aux États-Unis en juin, pour me préparer au terrain. Malheureusement, le gouvernement américain n'était pas aussi prêt que moi : ma Fulbright, prévue pour septembre, s'enlisait dans les écueils. Mon dossier avait été mélangé avec celui de mon fils. Après avoir persuadé différents bureaucrates que je n'avais pas dix ans, que je ne faisais pas d'asthme, que je ne prévoyais pas partir en Tanzanie mais que je partais pour le Nigeria, j'eus encore d'autres obstacles à franchir⁷.

Je partis finalement pour le Nigeria en décembre, après avoir reçu confirmation de ma Fulbright fin novembre. Ma famille devait me rejoindre la veille de Noël, à Lagos. Deux semaines, pensai-je, seraient certainement suffisantes pour organiser notre séjour au Nigeria. Bien sûr, ce ne fut pas le cas. Personne ne nous attendait vraiment. Le père nigérien qui devait prendre soin de nos affaires était en Angleterre, parti enseigner à Oxford. Son ami ne pouvait rien faire, ni aucune des personnes qui devaient m'aider. C'est ainsi que je donnai à l'USIS un surnom qui devint très populaire par la suite dans tout le Nigeria : « USELESS ». J'ai cajolé, raisonné et argumenté avec tous les fonctionnaires américains et nigériens possibles et imaginables, rien n'y fit. J'ai des lettres, dans mes classeurs, que je tiens pour calomnieuses. Toutefois, je n'aurais eu cure des calomnies si les standards minimaux et fondamentaux avaient pu être consentis à ma famille. En désespoir de cause, j'appelai mon épouse, lui laissant le message de ne pas venir au Nigeria. Elle décida de venir quand même. Aussi je partis à Lagos pour l'attendre à sa descente d'avion qui, en cette veille de Noël, avait plus de quinze heures de retard. Nous sommes allés à la maison des invités. Nous sommes partis pour Ibadan le jour de Noël. J'avais emménagé dans ce qui devait être notre maison. À notre arrivée, une étudiante de la Fulbright et son époux nous avisèrent que la maison était pleine de vipères. Notre départ suscita la colère des autorités universitaires et américaines.

Virginia devant enseigner à l'école internationale de l'Institut International de la Technologie et de l'Agriculture (IITA), elle suggéra que nous nous tournions vers les gens de cette institution pour obtenir de l'aide. Le directeur était parti en voyage et personne ne savait ce que nous devions faire. Nous avons loué une « flatlet », une chambre-appartement avec salon et petite cuisine. Nous avons vite constaté que nous pourrions y survivre et que les enfants tireraient avantage à fréquenter l'école internationale.

7. Il y a eu divers changements à l'USIS. Son histoire enchevêtrée est disponible dans mon recueil sur le programme Fulbright au Nigeria (Salamone sous presse).

Néanmoins, rien de ce qui aurait dû se passer ne marchait. On nous disait que Virginia ne pouvait pas être hébergée par l'IITA. Nous étions pourtant disposés à donner toute sa paie à l'IITA, en paiement de la chambre-appartement. Mais l'USIS, pressée par l'Université d'Ibadan, avait bloqué notre hébergement. Personne, tout simplement, ne voulait nous aider.

Bien que Martin était arrivé avec des possibilités d'hébergement, j'étais coincé par le problème du transport. L'Université ne me fournissait pas la voiture prévue par le contrat et ne réussit même pas à me faire transporter par son autobus. Le problème consistant à conduire Virginia et les enfants à l'école de l'IITA semblait insoluble. Bouche bée, je ne trouvais pas les mots pour empêcher Virginia de quitter le Nigeria.

Mais à la grande surprise de tous et au grand chagrin de ceux qui tiraient les ficelles, Virginia réserva ses places pour New York. Pour notre dernière nuit, la famille eut la joie de prendre un bain de minuit dans la piscine de l'IITA. Ce fut une splendide nuit de janvier à Ibadan, par une pleine lune des années 1980. Le lendemain nous partîmes pour Lagos, avec le bus de l'USIS. Après une longue journée passée à régler les derniers détails, nous sommes allés à l'aéroport. Comme on pouvait le prévoir, l'USIS ne parvint pas à nous trouver un passeur capable de nous faire traverser le service archicorrompu des douanes de l'aéroport Murtallah Muhammad, mais notre chauffeur m'aida et à nous deux nous nous sommes débrouillés pour que la famille aboutisse à la morne salle d'attente (voir Salamone 1990).

Je suis retourné à Ibadan, où je suis resté jusqu'au début d'avril. L'ironie de l'affaire, c'est que Martin trouva un appartement à deux chambres derrière la maison des études dominicaines. Mais je n'avais toujours pas de moyen de transport, du moins jusqu'à ce que je laisse entendre que j'étais prêt à offrir une rétribution hebdomadaire à quelqu'un pouvant me transporter. Virginia m'a tendrement accusé de ne pas avoir déniché ces solutions alors qu'il était encore temps pour elle de rester au Nigeria et il y a peut-être du vrai dans ses reproches.

Conclusion

L'hypothèse de plusieurs auteurs féministes et gais voulant qu'être un homme hétérosexuel ne pose pas de difficultés sur le terrain est erronée, voire obstinément mal intentionnée. Angrosino (1986), Mckeganey et Bloom (1991) et Moffatt (1989) donnent à voir tout autre chose. Mes propres expériences dans le cadre de différents projets abondent dans le même sens. Certainement, la signification d'être un homme hétérosexuel varie selon les situations. Être avec une femme, épouse ou compagne, incline les gens, dans la plupart des cas, à vous considérer comme « normal ».

Toutefois, une société qui permet la polygynie, l'encourage parmi les riches comme un devoir civique et favorise les escapades masculines comme preuve qu'un homme est sexuellement fonctionnel, soulève des questions quant à savoir, précisément, jusqu'à quel point il est « normal ». Ainsi, des pressions subtiles par rapport à son attirance pour les femmes de l'endroit peuvent surgir, tout spécialement quand il est loin de son épouse. Un refus doit être exprimé avec soin, sous peine d'être taxé de raciste. De plus, les avances faites directement à son épouse ou sa « compagne »

doivent être contournées avec tact. Autrement, ainsi que je l'ai découvert, il est très facile, ce faisant, d'offenser quelqu'un.

Des recherches (McKeganey et Bloom 1991) le montrent, l'âge et le statut de l'anthropologue hétérosexuel masculin sont plus cruciaux, même, que son orientation sexuelle, au moins dans certaines situations. La sexualité ne peut et ne devrait pas être considérée séparément de l'ensemble d'une situation donnée. Par voie de conséquence, un jeune anthropologue, inquiet et débutant, est une personne différente d'un chercheur mûr et confirmé qui en est à son septième voyage dans la même région. Dans les sociétés nigériennes, par exemple, moins d'intrusions seront faites dans sa vie privée, vie sexuelle comprise. Cependant, la présence de son épouse et de ses enfants tendra à fragiliser la liberté de mouvement de l'anthropologue et peut être employée contre lui dans l'univers étrange de l'académisme nigérien.

Il y a malgré tout des anthropologues pour affirmer que l'anthropologue idéal doit sympathiser en tout temps et, si possible, être une femme, un homosexuel ou un « minoritaire ». Le mâle, blanc, anthropologue, est en quelque sorte perçu par ces gens comme étant *ipso facto* insensible, incapable de sympathiser et dominateur. Mes expériences, et j'en suis sûr celles d'autres aussi, témoignent fortement contre une telle position, aussi biaisée que complaisante.

(Texte inédit en anglais traduit par Xavier Blaisel)

Références

ANGROSINO M.

1986 « Son and Lover: The Anthropologist as Nonthreatening Male »: 64-83, in T.L. Whitehead et M.E. Conway (dir.), *Self, Sex, and Gender in Cross Cultural Fieldwork*. Urbana : University of Illinois Press.

BELK S. ET COLLABORATEURS

1988 « Avoidance Strategy Use in the Intimate Relationships of Women and Men from Mexico and the United States », *Psychology of Women Quarterly*, 12 : 165-174.

CESARA M.

1982 *Reflections of a Woman Anthropologist. No Hiding Place*. New York : Harper and Brothers.

GIOVANNINI M.

1986 « Female Anthropologist and Male Informant. Gender Conflict in a Sicilian Town » : 103-116, in T.L. Whitehead et M.E. Conway (dir.), *Self, Sex, and Gender in Cross Cultural Fieldwork*. Urbana : University of Illinois Press.

GOLDE P. (dir.)

1970 *Women in the Field*. Chicago : Aldine.

HERDT G.H. et R.J. Stoller

1989 *Intimate Communications. Erotic and the Study of Culture*. New York : Columbia University Press.

MCKEGANEY N. et M. Bloom

- 1991 « Spotting the Invisible Man : The Influence of Male Gender on Fieldwork Relations », *The British Journal of Sociology*, 42 : 195-210.

MALINOWSKI B.

- 1967 *A Diary in the Strict Sense of the Term*. New York : Harcourt, Brace & World.

MOFFATT M.

- 1989 *Coming of Age in New Jersey. College and American Culture*. New Brunswick : Rutgers University Press.

NEWTON E.

- 1993 « My Best Informant's Dress : The Erotic Equation in Fieldwork », *Cultural Anthropology*, 8 : 3-23.

OBOLER R.S.

- 1986 « For Better or Worse : Anthropologists and Husbands in the Field » : 28-51, in T.L.Whitehead et M.E. Conway (dir.), *Self, Sex, and Gender in Cross Cultural Fieldwork*. Urbana : University of Illinois Press.

PYMM B.

- 1955 *Less than Angels*. Londres : Jonathan Cape.

SALAMONE F.A.

- 1974 *In the Field* (Xerox). Lexington.
- 1975 « The Role of Voluntary Agencies in the Resettlement of Ugandan Asians », *International Migration*, 13 : 75-91.
- 1977 « A Preliminary Analysis of Ugandan Asian Resettlement in the United States », *New Community*, 5 : 43-47.
- 1979 « Epistemological Implications of Fieldwork and Their Consequences », *American Anthropologist*, 8 : 146-160.
- 1982 « Anthropologists and Missionaries : An Empirical Investigation », *Euntes Docete*, 35 : 389-426.
- 1984 « Subjectivity and Fieldwork », *Journal of Northern Luzon*, 14 : 2-14.
- 1985 « Missionaries and Anthropologists : Case Studies », *Studies in Third World Societies*. Williamsburg.
- 1986 « Missionaries and Anthropologists : An Inquiry into their Ambivalent Relationship », *Missiology*, 14 : 55-70.
- 1990 « Bye-Bye at the Airport », *Anthropology and Humanism Quarterly*, 14, 2-3 : 50.
- s.p. *The Fulbright Experience in Nigeria. Studies in Third World Societies*. Williamsburg : College of William and Mary (sous presse).

STOCKING G.W. Jr. (dir.)

- 1983 *Observers Observed. Essays on Ethnographic Fieldwork*. Madison : University of Wisconsin Press.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

« *Oh ! Vous voilà !* »

L'anthropologue hétérosexuel et le sexe

J'ai réalisé sept enquêtes sur le terrain au Nigeria, une au Kenya, cinq en Angleterre, d'autres aux États-Unis, avec des musiciens de jazz, des Asiatiques ougandais et des Italo-Américains, ainsi qu'au Canada, parmi les immigrants asiatiques ougandais. À chaque voyage je me trouvais à une étape différente de ma vie et de ma carrière. De plus, chaque voyage fut différent quant à sa « signification sexuelle ». Par exemple, j'ai cherché des prostituées lors d'un voyage, une autre fois j'étais accompagné par une étudiante adulte, puis par ma fiancée de quelques semaines, enfin ma femme et mes enfants étaient avec moi lors de mon dernier séjour au Nigeria. Je mets à profit mes propres expériences pour discuter plusieurs variables qui affectent les pratiques hétérosexuelles sur le terrain et influencent l'enquête en cours : notamment l'âge, le statut professionnel, le lieu de l'enquête, les personnes qui accompagnent le chercheur, etc. À cette étape de notre connaissance de l'enquête sur le terrain en lien avec la sexualité, une bonne analyse passe d'abord par une bonne description.

« *Oh ! There You Are !* »

Sex and the Heterosexual Anthropologist

I have conducted fieldwork in Nigeria on seven separate occasions, in Kenya once, in England on five separate occasions, in the United States for many years with jazz musicians, resettled Ugandan Asians, and Italian-Americans, and in Canada on resettled Ugandan Asians. For each of these trips, I have been at a different stage of professional and life-span development. In addition, each trip has been different in its « sexual meaning ». For example, on one trip I sought out prostitutes, on another I had an adult student with me, my bride of a few weeks on yet another, and my wife and children on my last trip to Nigeria. I am using my experiences to discuss a number of variables that affect heterosexual practices in the field and influence the fieldwork that is conducted; specifically, age, professional status, place of fieldwork, persons accompanying the field worker, and so on. At this stage of our knowledge of fieldwork and sexuality, good description is essential to good analysis.

Frank A. Salamone

Iona College

New Rochelle, New York 10801

U.S.A.